

Nathalie Roy

*La Vie épicée de
Charlotte Lavigne 1*



roman

10
SUR
10

Nathalie Roy

La Vie épicée de Charlotte Lavigne 1

Piment de Cayenne et pouding chômeur

Roman



De la même auteure

Ça peut pas être pire..., Éditions Libre Expression, 2016.

La Vie sucrée de Juliette Gagnon, tome 3, *Escarpins vertigineux et café frappé à la cannelle*, Éditions Libre Expression, 2015.

La Vie sucrée de Juliette Gagnon, tome 2, *Camisole en dentelle et sauce au caramel*, Éditions Libre Expression, 2014.

« Courir après l'amour », *Pourquoi cours-tu comme ça ?*, collectif, Éditions Stanké, 2014.

La Vie sucrée de Juliette Gagnon, tome 1, *Skinny jeans et crème glacée à la gomme balloune*, Éditions Libre Expression, 2014.

La Vie épicée de Charlotte Lavigne, tome 4, *Foie gras au torchon et popsicle aux cerises*, Éditions Libre Expression, 2013 ; collection « 10 sur 10 », 2016.

La Vie épicée de Charlotte Lavigne, tome 3, *Cabernet sauvignon et shortcake aux fraises*, Éditions Libre Expression, 2012 ; collection « 10 sur 10 », 2016.

La Vie épicée de Charlotte Lavigne, tome 2, *Bulles de champagne et sucre à la crème*, Éditions Libre Expression, 2012 ; collection « 10 sur 10 », 2016.

La Vie épicée de Charlotte Lavigne, tome 1, *Piment de Cayenne et pouding chômeur*, Éditions Libre Expression, 2011 ; collection « 10 sur 10 », 2016.

*À toutes les animatrices avec qui j'ai adoré travailler.
Ne vous inquiétez pas, aucune d'entre vous ne
ressemble à Roxanne. Enfin... pas totalement.*

1

« La règle des deux verres s'applique à toute personne qui cuisine : pendant la préparation du repas, interdiction formelle de boire plus de deux verres de vin. »

CHARLOTTE LAVIGNE, Gêmeaux ascendant Lion.

Le sourire du poissonnier n'est pas sincère. Je suis convaincue que, s'il le pouvait, il m'assassinerait sur-le-champ. Mais c'est moi la cliente et la cliente a toujours raison, non ?

C'est vrai qu'à sa place je serais peut-être un peu excédée. On ne peut pas dire que je sois une cliente décidée aujourd'hui. Ça fait vingt minutes qu'il sort tous les poissons de son comptoir, me les montre un à un, m'explique que le maquereau est un excellent choix quand on veut faire un souper japonais. De même que le mahi-mahi. Ou le thon rouge. Le thon rouge ? Pas question. Je n'ai pas envie que mon invité pense que je n'ai aucune conscience écologique. Le thon rouge n'est-il pas une espèce menacée ?

Pour l'instant, c'est plutôt moi qui me sens menacée par la file de clients qui s'impatientent derrière moi.

— Allez-vous vous décider avant les calendes grecques ? me lance un homme venu acheter du pangasius pour faire une recette avec du lait de coco.

Chaque fois que j'entends cette expression, « les calendes grecques », je me demande d'où ça vient, ce que ça veut dire. À voir le regard foudroyant de l'homme en veston-cravate qui tient la recette de pangasius à la main, ce n'est visiblement pas le moment de le lui demander.

— Donnez-moi encore deux minutes...

Allez Charlotte, tu dois te décider. Après tout, ce n'est qu'un souper...

— Je vais prendre deux filets de mahi-mahi, deux autres de maquereau, deux de hareng... Donnez-moi aussi du saumon bio pour faire mes sushis, quatre gros pétoncles, six crevettes et du calmar frais.

Bon, le compte y est, je pense. Enfin, presque...

— Pouvez-vous ajouter un marlin entier, s'il vous plaît ?

J'adore le nom de ce poisson, il me fait penser à Merlin l'enchanteur, mon personnage préféré de petite fille. Il va me porter chance, c'est sûr.

Et voilà, c'est réglé. Je n'aurai qu'à me décider une fois à la maison. C'est bien plus simple comme ça.

— Ça vous fait 102,57 dollars.

Ouf ! Un peu cher pour un souper d'amoureux. D'autant plus que c'est la septième facture de la journée.

Tout d'abord, il y a eu le coiffeur. Ensuite, le livre de recettes japonaises, les plats à sushis et les bols à soupe miso, la visite à l'épicerie japonaise, les bouteilles de saké et finalement... le kimono de geisha. On fait un souper japonais ou on ne le fait pas.

La musique de *Sex and the City* se fait soudain entendre dans le fond de mon sac à main. C'est Aïsha, ma meilleure amie, qui m'appelle.

— Alors, c'est le grand jour ? me demande-t-elle.

— Écoute, je suis assez énervée comme ça, pas besoin de me mettre plus de pression.

— Ben voyons ma belle, tu reçois pas le pape. C'est juste ton chum.

Juste mon chum, comment peut-elle dire ça ? C'est pas juste mon chum, c'est le chum le plus important que j'aie jamais eu.

Ça fait un mois que j'ai rencontré Maximilien. Et ce soir, pour la première fois, je lui prépare un souper. On est allés au resto plusieurs fois, on a commandé des pizzas, on a mangé des toasts au beurre d'arachide à deux heures du matin, mais il n'a encore jamais goûté ma cuisine. Après le test du sexe, que j'ai passé haut la main selon Maxou, c'est le test du chaudron. Et me voilà obsédée par cette phrase que j'ai lue dans un recueil de pensées chez le dentiste la semaine dernière : « Le chemin menant au cœur de l'homme passe par son estomac. »

— Est-ce que tu lui as dit au moins ? me demande Aïsha.

— Dit quoi ?

— Que tu n'avais jamais cuisiné japonais ?

— Euh, oui, oui.

Je ne peux tout de même pas avouer à ma meilleure amie que j'ai dit exactement le contraire à Maxou.

Je nous revois, il y a à peine deux semaines, assis côte à côte sur un tatami dans le meilleur restaurant japonais de Montréal ; les grandes portes coulissantes refermées derrière nous, dégustant des sushis hors de prix. Seuls au monde.

— J'adore la cuisine japonaise, m'a lancé Maximilien. C'est santé, c'est frais.

— Ah oui, moi aussi. Tu sais que c'est relativement facile à faire ?

— Ah oui ?

— Oui, oui, je vais t'en faire, tu vas voir. Des sushis, des makis, des nigiris. J'en ai déjà fait plusieurs fois. Facile.

— Ah oui, décidément, t'as tous les talents, ma chérie...

C'est comme ça que je me retrouve un samedi pluvieux de janvier – satané réchauffement climatique qui défait ma mise en plis fraîche de ce matin – à courir de la librairie à la poissonnerie, en passant par la petite boutique spécialisée dans les fringues asiatiques.

Je retourne à ma conversation téléphonique avec Aïsha.

— Penses-tu que le kimono, c'est trop ?

Silence au bout de la ligne. Visiblement, Aïsha ne trouve pas que c'est une bonne idée. J'ai l'habitude d'écouter les conseils de mon amie, mais cette fois-ci, ça me fait mal au cœur de penser que j'ai dépensé 275 dollars pour rien. C'est que j'ai choisi un vrai kimono, importé du Japon, et pas une imitation à 20 dollars qui ressemble plus à une robe de chambre.

Mon kimono est en soie rouge, orné de petites fleurs dorées, avec de larges manches. Il tombe au sol et est coupé par une large ceinture dorée. Magnifique, mais un brin trop théâtral.

— Bon d'accord, je le porterai peut-être en fin de soirée, après le souper.

— Je crois que c'est plus sage. Tu sais que tu as tendance à en faire trop avec tes chums. Rappelle-toi Jean-François et puis Étienne. Essaie de ne pas lui faire peur à celui-là.

C'est vrai que je ne suis pas très douée en amour. Après quelques mois, mes chums ont la fâcheuse habitude de me laisser tomber, sous prétexte que je suis trop envahissante, que je veux aller trop vite.

Moi, je me considère plutôt comme une fille entière, mais cette définition ne semble pas leur convenir.

Cette fois-ci, j'ai promis à Aïsha que je ferais attention, que je n'irais pas trop vite. Je ne parlerai pas tout de suite à Maxou de mon désir d'emménager chez lui. Je ne commencerai pas à feuilleter *Un prénom pour la vie* devant lui. Je le ferai en cachette.

Je tiens beaucoup à Maxou. Après tout, ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre un diplomate français qui vit dans une immense maison de Saint-Lambert.

Maximilien Lhermitte. Un homme raffiné, cultivé et qui, j'en suis convaincue, a un lien de parenté avec mon acteur français préféré, Thierry Lhermitte. Mais il va falloir que j'enquête à ce sujet. Maxou n'a pas d'arbre généalogique, ce qui est tout de même étonnant pour un Français de trente-neuf ans.

Et, contre toute attente, Maximilien s'est intéressé à une fille comme moi. Charlotte Lavigne, trente-trois ans. Pas médecin, ni avocate, ni professeure à l'université, ni mathématicienne. Non, simplement chercheuse en télévision. Fille unique d'un col bleu et d'une agente d'immeubles du 450. Vous voyez maintenant pourquoi je suis stressée ?

— Charlotte, es-tu là ?

— Désolée, Aïsha. Toi, comment ça va ? Qu'est-ce que tu fais ce soir ?

— Bof, un p'tit samedi tranquille. J'ai loué *Sous le soleil de Toscane*. Je vais sûrement passer à travers une des bouteilles de rouge qui me restent de mon *party* du jour de l'An, avec des chips aux légumes.

Ouch ! Depuis que je suis en couple, mes samedis soir sont réservés à mon chum. Normal, non ? Le problème, c'est que je me sens coupable envers Aïsha. Avant, c'était avec elle que je passais ces soirées. Souvent au resto, mais aussi chez elle ou chez moi, à cuisiner ensemble en buvant du vin blanc et en déblatérant

contre tous les hommes de la Terre. Sauf nos deux pères, évidemment.

C'est Aïsha qui m'a tout appris de la cuisine du Maghreb. Le plus important : comment rouler le couscous comme le faisait sa mère, du temps où toute sa famille vivait en Tunisie.

Personnellement, je n'ai jamais compris pourquoi on devait passer des heures à manipuler les grains de semoule pour les faire gonfler, d'autant qu'on peut le faire en quelques secondes. Suffit de les ébouillanter et le tour est joué.

C'est ce que j'ai fait une fois devant Aïsha. Erreur. Vous auriez dû voir son air scandalisé. Elle a tout jeté à la poubelle, disant que ça portait malheur et qu'en Tunisie une femme qui veut trouver mari doit savoir rouler le couscous.

Je ne suis pas convaincue qu'ici les hommes font la différence entre les deux techniques, mais je ne veux pas briser les illusions de mon amie, alors je n'ai plus jamais ébouillanté ma semoule. Quand elle est avec moi, du moins.

Aïsha cherche désespérément un mec depuis des années. Je ne comprends pas, d'ailleurs, qu'elle soit encore célibataire. De grands yeux bruns profonds, qui peuvent vous envoûter d'un clignement de cils. Des cheveux noir jais, qui tombent en boucles parfaites sur ses épaules délicates. Aïsha ressemble tout à fait à une princesse arabe des contes des *Mille et une nuits*.

Une toute petite taille, des seins généreux, bien fermes, bien ronds. Je ne l'ai jamais avoué à Aïsha, mais de tous ses attraits, ce sont ses seins dont je suis le plus jalouse. Les miens sont petits, je dirais même minuscules. J'ai longtemps porté des soutiens-gorge trop grands avec des retailles de vieux bas de nylon à l'intérieur.

Mes seins sont l'un de mes nombreux complexes. Il y a aussi mon nez, que je trouve trop retroussé. Même si tout le monde dit qu'il est mignon et charmant, moi je l'aurais préféré plus conventionnel.

Et puis mes lèvres, qui ne sont pas assez pulpeuses. Quand j'étais adolescente, je voulais tant ressembler à Julia Roberts dans *Pretty Woman* que j'avais demandé à mon petit cousin de me frapper les lèvres avec une tayette à mouche pour les faire gonfler.

Est-ce qu'il a fait exprès ? Je ne le saurai jamais, mais quoi qu'il en soit, il a frappé plus haut et plus fort que prévu. En plus de recommencer plusieurs fois.

Je me suis retrouvée avec le nez tout rouge et très enflé. Et là, j'ai dû expliquer à mes parents que j'avais été piquée par une guêpe. Depuis ce temps, ma mère croit que je suis allergique aux guêpes et me fait une scène épouvantable quand nous nous baladons à la campagne et qu'elle constate que je n'ai pas d'EpiPen.

Il y a heureusement quelques parties de mon corps qui me plaisent. Mes mains, par exemple. Elles sont délicates, pas du tout potelées. Mes faux ongles leur donnent beaucoup de classe. Avec ma bague à diamants en toc et ma manucure française, elles pourraient facilement passer pour des mains de star.

Mes cheveux bruns, que je porte mi-longs, me plaisent aussi. Surtout depuis que j'ai appris à les dompter, grâce au fer plat. Fini les boucles disgracieuses.

Ce que j'aime par-dessus tout, ce sont mes grands yeux verts. Encore plus quand ils sont maquillés. Et encore plus quand c'est Aïsha qui me les maquille. Elle a le don de faire ressortir le côté vamp en moi. Bon, ce n'est pas un côté prédominant, je vous l'accorde. Mais comme n'importe quelle femme, il m'arrive de rêver que je peux avoir tous les hommes à mes pieds, juste avec un battement de paupières.

— Aïsha, il faut que je te laisse, j'arrive à ma voiture. Tu m'en veux pas trop de te laisser toute seule, encore une fois, un samedi soir ?

— Mais non, occupe-toi bien de Max, c'est ça qui est important. Tu lui prépares quoi exactement ?

— Ah, c'est tout simple. Une soupe miso et des sushis en entrée. Ensuite, du maquereau, ou peut-être du mahi-mahi. À moins que je décide de faire le marlin. Enfin, je sais pas trop encore pour le plat principal.

— Et comme dessert ?

— Des bananes frites au miel.

— Mais c'est pas japonais, ça !

— Non, je sais, mais y en a pas de desserts japonais. Je peux quand même pas faire un repas sans dessert. Mon chum, il a le bec sucré.

— Ouin, je comprends. Mais fais attention avec la friture, Charlotte.

— Mais non, ça va être correct. C'est pas les bananes qui me stressent, c'est tout le reste. Faut pas que je manque mon coup avec les sushis.

— Si ça marche pas, t'auras juste à aller en chercher à l'épicerie, ils vendent ça partout maintenant.

— C'est pas la même chose, voyons, ceux de l'épicerie goûtent le plastique. Les miens vont goûter tout l'amour que je vais y mettre.

— Ah, mon éternelle romantique ! Bon, n'oublie pas notre plan de match : tu m'envoies un texto si t'as besoin de quoi que ce soit. Je ne bouge pas d'ici. Bonne soirée.

— Bye, ma chouette.

De retour chez moi, je grimpe péniblement l'escalier pour me rendre à mon appartement, les bras chargés de paquets. Les marches sont glacées, encore une fois, et je dois faire attention pour ne pas tomber.

Quand il est arrivé à Montréal, il y a un peu plus d'un an, Maxou a été charmé par les escaliers extérieurs

des maisons du Plateau-Mont-Royal. À Paris, disait-il, les cages d'escaliers intérieures sont souvent sombres et humides.

Ici, les escaliers sont peut-être charmants, mais pour le côté pratique, on repassera. Je tourne la clé dans la serrure. Dieu que je vais mériter mon verre de blanc !

Quand je cuisine, pour me détendre, je prends souvent un verre de vin blanc. Ou de rosé si c'est l'été. L'idée, c'est de ne pas dépasser deux verres. Je l'ai appelée ma règle des deux verres. Cuisiner demande quand même de la précision et de la concentration.

Première étape : la soupe miso. Rien de plus facile. De l'eau, du miso, du tofu, des algues et quelques légumes. Hop, hop, hop ! On garde le tout au chaud.

Un deuxième verre pour la cuisinière, avant d'attaquer les sushis.

« Aux armes, citoyens, formez vos bataillons !
Marchons ! Marchons ! »

Ça, c'est la sonnerie qui m'annonce que mon chum m'appelle. Maxou n'a pas beaucoup apprécié quand je lui ai dit que l'hymne national de la France me faisait penser à lui. Non pas qu'il ne soit pas fier de ses racines – au contraire –, mais il trouve que le passage que j'ai choisi ne convient pas à sa personnalité plutôt pacifique.

— Allô mon amour, dis-je avec enthousiasme.

— Bonsoir Charlotte, comment vas-tu ?

— Super bien, je commence mes sushis.

— Oui, à propos...

Ah non, il ne me fera pas le coup de se décommander, j'espère.

— Je ne pourrai pas être là à temps. Je vais être en retard d'au moins une heure, j'ai une réunion qui n'en finit plus, ça te va ?

Ouf...

— Oui, oui, pas de problème. Je vais t’attendre tranquillement. Prends ton temps.

— Désolé, Charlotte, j’arrive dès que je peux. À plus. Parfait, je vais avoir le temps de relaxer, de prendre un long bain avec plein de mousse et même de m’épiler les sourcils. Mais avant tout, les sushis.

C’est drôle comment avec un deuxième grand – très grand même – verre de vin, ça semble se faire tout seul. Rouler les makis est un jeu d’enfant avec ce petit tapis. On y met le concombre, l’avocat et l’oignon vert. Si j’essayais avec des fruits ? Tiens, de la mangue, des pommes vertes, pourquoi pas ?

On roule tout ça dans le riz, avec les feuilles de nori. Ça nous fait de magnifiques petits rouleaux que je servirai avec la sauce soya, le gingembre mariné et le wasabi. Oh que Maxou va être impressionné !

La mousse que je verse dans mon bain s’appelle *Soirée romantique*. Elle sent la grenade, la fleur de concombre, le jasmin et la mélisse. Du moins, c’est ce qui est écrit sur l’emballage. Pour l’instant, mon nez distingue seulement une vague odeur fruitée et artificielle. Peu importe, le bain me détendra, c’est certain.

Une fois glissée dans l’eau chaude, je pense à ce qui s’en vient. Ce sera une soirée parfaite. J’ai même acheté une brosse à dents et des boxers de rechange pour Maxou. Comme ça, même s’il a oublié son baise-en-ville à Saint-Lambert, il n’aura aucune excuse pour ne pas dormir ici. Merde, faut pas que j’oublie de changer les draps !

Tout est prêt, les chandelles sont allumées, le marqueur marine dans son miso. J’ai finalement opté pour ce poisson de la Gaspésie. Ça va donner une saveur locale à mon repas japonais.

Dans ma chambre, je m’examine devant le miroir et je suis assez heureuse de ce que je vois. J’ai choisi des

sous-vêtements noir et rose, achetés aussi aujourd'hui. Oups, j'avais oublié cette dépense. Ça porte à huit le nombre de factures de la journée.

Mon nouveau kimono attend bien sagement sur un cintre. Je meurs d'envie de le porter, mais j'ai promis à Aïsha... Non, c'est vrai, je n'ai rien promis.

J'adore la douceur de la soie sur ma peau, c'est tellement sensuel. J'enfile tranquillement les manches une à une. Jusque-là, ça va bien, c'est assez simple. C'est ensuite que ça se complique : lequel des rectangles dois-je replier en premier ? J'essaie tout d'abord avec le gauche. Hum, pas certaine, j'ai l'air toute boudinée. Et si j'essayais de l'autre côté ?

Ding ! Trop tard, ça sonne à la porte. Je me jette sur mes jeans et mon nouveau chandail noir avec des manches en dentelle, acheté en solde le jour du *Boxing Day*. Une dernière touche de *gloss* et voilà, j'ouvre la porte. Il est là.

Ça fait trois jours que je ne l'ai pas vu et il est encore plus beau que dans mon souvenir. Maximilien a les cheveux blonds, coupés un peu trop court à mon goût, mais d'ici un mois, ils seront parfaits. Il me regarde avec son sourire qui ferait mourir d'envie n'importe quel mannequin venant de décrocher un contrat avec Crest. Ce sourire qui fait dilater mes pupilles, ramollir mes jambes et... vous le saurez plus tard.

— Bonsoir Charlotte, dit-il en me tendant un bouquet de lys roses et une bouteille de champagne.

J'adore les bonnes manières de Maxou. « Bonsoir », ça fait tellement plus classe que « Allô ! » ou « Salut ! ».

— Les fleurs sont magnifiques. Maxou, t'aurais pas dû...

Il m'embrasse tendrement, en me serrant fort contre lui. Si je m'écoutais, je lui arracherais sa chemise et tout le reste avant de l'entraîner tout droit vers

la chambre à coucher. Mais je me souviens de ma promesse à Aïsha. Pas trop vite. Attendons qu'il ait bu au moins un verre de champagne.

Pendant que je me débats pour enlever le plastique qui sert d'emballage aux fleurs – peut-être que je devrais utiliser des ciseaux finalement, mes ongles ne sont pas très efficaces –, Maximilien commence à me raconter sa journée. Pauvre chou, il a l'air épuisé.

— Je sors tout juste du consulat, quelle journée de fou ! Tu sais qu'on a eu... de la grande visite, comme vous dites ici.

Mon chum adore nos expressions québécoises. Il s'amuse à les dire de temps à autre. Avec son accent français, c'est craquant.

— Ah oui, oui... de la grande visite, hein ?

J'essaie de gagner du temps et je réfléchis à toute vitesse aux personnalités internationales qui se trouvent à Montréal présentement. Il y a bien Madonna qui donne deux spectacles ce soir et demain soir, mais pourquoi diable irait-elle au consulat français ?

— Mais oui, M. Sarkozy.

C'est vrai. Je me rappelle soudain la manchette des nouvelles : « Le Président français en mission économique au Québec pour deux jours. »

— Ça s'est bien passé ?

— Oui, Pierre-François et moi, on l'a accompagné toute la journée dans ses rendez-vous. En plus, j'ai dû m'occuper des journalistes français : l'équipe des communications était débordée avec ceux du Québec.

Pierre-François, c'est Pierre-François Perrin, consul général de France à Montréal. Maximilien est son bras droit et il porte le titre de chef de chancellerie. Un titre un peu fourre-tout, selon ce que je comprends de son travail. La seule chose qui est claire pour moi, c'est qu'il est souvent débordé.

— Je suis claqué. J'ai vraiment envie d'un verre de champagne. Tu veux que je l'ouvre ?

— Non, non. Toi, tu relaxes, laisse-moi faire.

Je croise les doigts pour que ça ne se passe pas comme la dernière fois que j'ai ouvert du champagne. C'était au bureau, avec toute l'équipe. On venait justement de terminer l'enregistrement d'une émission spéciale sur le champagne et on s'était gardé quelques bouteilles juste pour nous.

— Charlotte, ouvre donc la dernière, m'avait demandé la réalisatrice.

Un peu pompette après quelques verres d'un excellent champagne rosé, je m'étais donc exécutée *subito presto*, sans trop réfléchir. De nature plutôt exubérante, j'ai décidé de ponctuer mon geste d'un discours de félicitations à toute l'équipe. Tenant fermement la bouteille avec ma main droite, je pointais ainsi chacun de mes collègues pour leur adresser un petit mot. Je l'ai ensuite ouverte.

Catastrophe ! Dès que le bouchon a sauté, le champagne a giclé dans tous les sens, mais particulièrement en direction de notre princesse, l'animatrice de l'émission.

Je me rappelle sa robe de satin, aqua, tout éclaboussée de bulles, mais c'est surtout son regard qui me revient en tête. Jamais je n'avais vu Roxanne aussi furieuse. Ça m'a pris deux semaines et plusieurs tablettes de chocolat noir au piment d'Espelette avant qu'elle me pardonne.

Maintenant je sais que jamais, au grand jamais, on ne doit agiter une bouteille de champagne. Je devrais bien m'en sortir. À trois, on y va. Je compte : un, deux, trois. Dans ma tête, bien entendu. Je desserre tranquillement le bouchon de liège et le laisse doucement sortir du goulot, en le retenant tout au long de l'opération pour

qu'il ne m'échappe pas. C'est ça le but : qu'il ne m'échappe pas. Comme Maxou.

Pop ! Un beau son clair et net. J'ai réussi sans faire de dégâts. Yé ! C'est un bon signe pour le reste de la soirée.

— Qu'est-ce que c'est ? me demande Maximilien quand je lui présente les edamames avec son verre de champagne.

— C'est une grignotine japonaise. Des fèves de soya qu'on mange à l'apéritif.

— Avec leurs cosses ?

— Oui, oui, c'est comme les pois mange-tout, juste un peu plus gros.

En fait, je me rends compte maintenant que c'est beaucoup plus gros. Pourtant, l'employé de l'épicerie japonaise m'a bien dit que ça se mangeait avec la cosse.

Pendant que Maxou porte la fève à sa bouche, j'ai soudain un doute. Et si j'avais mal compris ? Faut dire que l'employé japonais baragouinait un anglais très approximatif.

Bon, le mieux, c'est d'y goûter. Sous la dent, à la première impression, c'est croquant et frais. C'est ensuite que ça se gâte, la cosse est dure et fibreuse. Évident qu'on ne doit pas l'avaler. Je me retourne vers mon chum.

— Maxou ?

En le voyant, mon cœur arrête de battre. Il a le visage tout rouge et porte les mains à sa gorge. Sa bouche est grande ouverte, mais il n'émet aucun son. Il est en train de s'étouffer avec une foutue edamame.

Pas de panique, j'ai déjà appris la manœuvre de Heimlich. Bon, c'est vrai que ça fait un bail, mais si je me concentre, ça va me revenir.

Le mouvement doit être sec et brutal. Je me place derrière Maxou et j'appuie fermement mes deux poings juste au creux de son estomac. Une fois, deux fois, trois fois. Rien. Il suffoque toujours.

Encore un peu plus fort. Allez, Charlotte, mets-y toute ta force, tu vas y arriver.

La cinquième manœuvre est la bonne. Maxou expulse la cosse qui a failli lui coûter la vie. Il s'affale ensuite sur le divan, dans un état second. Ouf ! On l'a échappé belle !

Pendant que Maxou récupère, je vide tranquillement la bouteille de champagne en textant mon désespoir à Aïsha : « J'ai failli tuer mon chum. » J'appuie ensuite sur « envoyer ».

Une minute plus tard, mon téléphone sonne.

— Comment ça, t'as failli tuer ton chum ? me demande-t-elle.

— Aïsha, j'ai pas d'allure, je lui ai fait manger des edamames avec leurs cosses et il s'est étouffé.

— Mais là, il est correct ?

— Oui, oui, il se repose et moi je suis en train de devenir folle. Quelle imbécile je suis ! Il aurait pu mourir, tu imagines ? Ça se peut-tu, ça, mourir étouffé par une cosse ?...

— Ben, j'ai pas entendu ça souvent.

— « Un diplomate français meurt pendant un souper japonais. » Penses-tu que j'aurais pu être accusée de négligence criminelle, parce que je n'avais pas compris qu'on mangeait juste la fève ?

— Charlotte, arrête de boire, tu dérapes...

— C'est clair qu'il ne voudra plus rien savoir de moi, ça fait juste un mois qu'on est ensemble et je fais déjà une connerie..., dis-je en me versant un autre verre de champagne.

— Charlotte, arrête de voir tout en noir...

— Mais je fais quoi maintenant ?

— Tu te calmes et tu le laisses se reposer. Quand il se réveillera, tu t'excuseras et tu lui serviras ton souper. C'est pas la fin du monde.

— OK, ma pitoune. Une chance que t'es là.

Une heure plus tard, la bouteille de champagne est finie et je suis toujours assise, seule, à la table de la cuisine. J'entends des pas derrière moi.

— Ah, Maxou, ça va mieux ? Excuse-moi, je suis tellement, tellement désolée.

— C'est pas grave, Charlotte, tu ne savais pas, dit-il, les yeux encore un peu vitreux, sa chemise blanche, habituellement impeccable, toute froissée.

— Mais j'aurais dû savoir. Une hôtesse parfaite ne laisse pas ses invités s'étouffer à l'apéro.

— Qui a dit que tu devais être parfaite ?

— Moi.

— Mais non. Et c'est quand même toi qui m'as sauvé. T'as appris ça où ?

— Quand j'étais *lifeguard* pour payer mes études. Faut croire que ça m'est revenu avec l'adrénaline.

— Eh bien merci, Charlotte.

J'ai tellement honte, je ne veux plus en parler. Pour faire diversion, je lui demande s'il veut manger.

— Pas tout de suite, mais je reprendrais bien un verre de champagne.

Oups. Je regarde la bouteille vide avec un sentiment de culpabilité envahissant. Une fois de plus, je lui présente mes excuses.

— Mais j'ai un excellent saké pour aller avec les sushis, si tu veux y goûter.

— Viens là, dit-il en retournant s'asseoir sur le divan du salon.

Je m'approche un peu, méfiante. Je sens que je vais entendre une fois de plus les paroles habituelles : « Tu sais, je pense qu'on devrait prendre un peu de recul... j'ai besoin de réfléchir avant de m'engager plus loin... on peut rester amis si tu veux... bla bla bla... » J'ai déjà les larmes aux yeux.

Je m'assois à côté de Maxou. La tête penchée, les yeux fixés au sol, j'attends ma sentence. Comme une condamnée à mort. Résignée.

Il m'entoure de ses bras musclés et m'embrasse tendrement dans le cou. Il prend mon menton dans sa main gauche, je me tourne vers lui. Il me regarde fixement dans les yeux et murmure : « Tu sais que tu es unique au monde ? »

Ouf, un répit. Mais plus de gaffes, Charlotte, plus de gaffes.

Devant l'assiette de sushis, l'atmosphère est détendue et on joue maintenant à « la fois où j'ai eu l'air le plus fou ». C'est au tour de Maxou.

Il me raconte une histoire qui s'est passée il y a quelques années, au Salon du livre de Paris, au sujet d'un célèbre auteur de romans historiques. Un ami de sa mère.

— J'étais avec quelques amis, on discutait de son dernier roman. C'était nul, mais tout le monde disait que c'était un chef-d'œuvre. J'en avais marre et j'ai dit : « Le roman est à l'image de son auteur, ringard et totalement inintéressant. » Et là, y a mon copain Yannick qui me fait de grands signes avec ses yeux. J'entends derrière mon épaule : « Maximilien, comment allez-vous ? » Je me retourne et devine qui est là ?

— L'auteur en question.

— Ouais et, visiblement, il avait tout entendu.

Je ris pour lui faire plaisir. C'était certes une situation embarrassante, mais ce n'est pas ce que j'appelle avoir l'air fou. Si c'est ça pour lui, avoir l'air fou, pas question que je lui raconte mes propres histoires.

— Et toi ? me demande-t-il.

— J'ai plein d'anecdotes à te raconter, mais pas ce soir. Je vais passer mon tour. Comment tu trouves les sushis ?

— Très bons. C'est original, des sushis végétariens. Comment ça, végétariens ? Il est où le saumon bio acheté à gros prix ? Hé merde ! Il est resté dans la voiture !

La deuxième bouteille de saké entamée, je n'ai plus du tout envie de cuisiner le poisson. Ni moi ni Maxou n'avons encore faim.

— Parle-moi de ta première blonde.

— Tu veux vraiment savoir ?

— Oui, dis-moi tout. T'avais quel âge ?

— Ma première vraie copine, je devais avoir autour de dix-huit ans. Béatrice Bachelot-Narquin. Ça a duré deux ans et c'est elle qui m'a laissé tomber. Ma première peine d'amour. Ça m'a pris des années pour m'en remettre.

— Pauvre chou. Elle était comment ?

— Physiquement ?

— Oui. Elle était blonde ? Brune ? Rousse ? Grande ? Petite ? Boulotte ?

— Pourquoi tu veux savoir tout ça ?

— Ben pour rien. Pour jaser, c'est tout.

C'est la première fois que je mens à mon nouvel amoureux. En fait, ce n'est pas tout à fait exact. Je lui ai dit que je n'avais pas de voiture et que j'étais une adepte des transports en commun. C'est à moitié vrai.

Oui, j'utilise souvent l'autobus et le métro, mais j'ai tout de même une voiture. Sauf que je ne veux pas qu'il le sache. Premièrement, ça fait plus *in-branché-écolo* de ne pas posséder d'auto. Ensuite, ma voiture est un tas de rouille et de ferraille ambulante. D'où ma honte de prendre des passagers.

Donc, pour lui, je roule en transport en commun l'hiver et à vélo l'été. J'ai d'ailleurs la ferme intention de m'acheter un vélo ce printemps, avec un petit panier à l'avant pour mettre mes provisions, et avec une

clochette. Ça fait très chic quand on veut annoncer son arrivée.

Mais pour l'instant, ce qui me préoccupe, c'est d'en apprendre plus sur cette première blonde. Mon instinct me dit que cette histoire n'est pas tout à fait derrière lui.

— Elle était blonde et elle avait des yeux verts, un peu comme les tiens, mais pas aussi beaux.

— Charmeur... Tu l'as revue... après votre rupture ?

— Un peu avant mon départ de Paris, je l'ai revue par hasard. Ça faisait des années, mais elle n'avait pas changé. Presque pas.

Son regard se perd quelques instants dans ce que je crois être des souvenirs très heureux.

— Et vous avez fait quoi, quand tu l'as revue... par hasard ?

Maxou sort de sa rêverie et attrape la bouteille de saké sur la table.

— Il est bon ton saké, Charlotte... Je t'en ressers ?

Là, c'est trop. Un gars qui évite une question de façon aussi peu subtile a quelque chose à cacher, c'est certain.

— Excuse-moi, je reviens, dis-je en me dirigeant vers les toilettes, tout en ramassant discrètement mon iPhone sur le comptoir.

Assise sur le bord de la baignoire, je tape « Béatrice Bachelot-Narquin » sur Google. Avec un nom comme le sien, ça ne devrait pas être trop difficile de la trouver. De toute façon, quand je m'y mets, je suis la meilleure chercheuse au monde. Enfin, au Québec, disons.

Le visage de l'ennemie m'apparaît sur le site d'une compagnie française spécialisée dans la gestion des ressources humaines et la restructuration d'effectifs. En langage clair, le congédiement d'employés.

Béatrice Bachelot-Narquin, associée principale, Groupe Eurova. Et c'est bien ce que je craignais : elle

est vraiment superbe. Un sourire enjôleur, des yeux de rapace.

Sur la photo de groupe, je découvre que, en plus, elle a les jambes les plus longues que j'aie jamais vues. Talons aiguilles et minijupe en prime. Bon, heureusement, elle vit à plus de cinq mille kilomètres d'ici et un océan nous sépare.

J'ai soudainement une grande envie de me sucrer le bec. De retour à la cuisine, je m'affaire à préparer mes bananes frites. C'est une recette que je peux faire les yeux fermés. Une chance puisque j'ai largement dépassé les deux verres que je m'autorise habituellement avant de cuisiner.

Maxou feuillette quelques livres que j'ai laissé traîner sur la table à café du salon. *Recettes de nos grands-mères*, *La Patate dans tous ses états*, *Verrines en folie*, *Cent façons de cuisiner l'agneau du Québec*, *Desserts pour les nuls*, etc.

— C'est vraiment une passion pour toi, la cuisine, constate-t-il.

— Oui, j'adore ça. Puis ma deuxième passion, c'est toi, dis-je en glissant tout doucement mes mains à l'intérieur de sa chemise.

Mes doigts caressent lentement le bas de son dos, s'attardent au petit creux juste au-dessus de la ligne de ses fesses, reviennent tranquillement vers l'avant, jusqu'à la fermeture éclair de son pantalon.

— Ah, comme ça, je suis bon deuxième ? me relance-t-il, sur un ton faussement indigné.

Un à un, il détache les boutons de mon chandail de dentelle, le fait glisser sur mes épaules, dégage mon bras droit, puis le gauche. Ses mains remontent le long de mes côtes, ses lèvres effleurent mon cou, puis ma poitrine. Il descend lentement la bretelle droite de mon soutien-gorge noir avec de la dentelle rose. Voilà enfin le moment que j'attendais depuis le début de la soirée.

Hiiiiiiii ! Le bruit strident qui résonne tout à coup me tire de ma douce volupté. Perdue dans ma béatitude, je n'avais pas remarqué la fumée noire qui commençait à envahir l'appartement.

Du coin de l'œil, je regarde vers la cuisine. Des flammes jaillissent du chaudron déposé sur la cuisinière. L'huile végétale de mes bananes frites est en train de se transformer en brasier. Au feu ! Au feu !

Plié en deux, Maxou tousse à s'arracher les poumons. Mon Dieu, c'est vrai, il est asthmatique !

La porte d'entrée s'ouvre soudainement avec fracas, laissant passer de l'air frais, ce qui permet à Maxou de reprendre un peu son souffle.

Une silhouette que je parviens à peine à distinguer avance à travers l'épais brouillard. Mes yeux piquent, ma gorge est en feu, je n'arrive pas à articuler un seul mot.

— Charlotte ! Charlotte ! crie la silhouette.

Avec soulagement, je reconnais la voix de mon voisin et meilleur ami, Ugo. Ugo pas de H pour les intimes.

— Ici, Ugo ! Ici !

L'énergie du désespoir me fait retrouver la voix. J'entends à nouveau Maxou tousser et chercher de l'air. Il est maintenant assis par terre, la tête appuyée contre le divan.

Il faut qu'on sorte d'ici. Ce n'est pas vrai qu'il va mourir asphyxié dans mon appartement, le premier soir où je lui prépare à souper. Il a survécu aux fèves edamames, il survivra aux bananes frites !

— Fais sortir Max, dis-je à Ugo.

Devant mes amis, je préfère ne pas utiliser le surnom que je donne à Maximilien. D'autant plus qu'il a lui-même du mal à s'y faire.

— Drôle de façon de rencontrer ton nouveau chum, répond Ugo en prenant le bras droit de Maxou pour le mettre sur son épaule.

Quelques instants plus tard, on se retrouve tous les trois sur le trottoir, devant le duplex dans lequel on habite, Ugo au rez-de-chaussée, moi juste au-dessus. Appuyé contre un lampadaire, Maxou reprend tranquillement ses esprits.

Je fixe la fumée qui s'échappe de la maison. Je suis figée, complètement abasourdie par ma dernière bêtise.

— Je vais aller chercher mon extincteur, dit Ugo, ce qui me fait revenir les deux pieds sur terre.

Je dois réagir, mon appartement est en train de passer au feu. Tous mes souvenirs vont s'envoler.

— Peux-tu apporter une couverture aussi ? demande Maxou à Ugo en jetant un coup d'œil dans ma direction.

— Ouais, je vais faire ça.

Et c'est là que je me rends compte que je suis non seulement une sinistrée, mais une sinistrée en soutien-gorge noir avec de la dentelle rose. Sur le trottoir, avec des curieux qui commencent à se pointer et mon nouveau chum qui semble se demander comment il en est arrivé là. Je veux rentrer six pieds sous terre.

Avec son extincteur, Ugo réussit miraculeusement à éteindre les flammes. Appelés en renfort par une voisine, les pompiers restent le temps de constater qu'il n'y a plus de danger. Ils partent non sans m'avoir fait un joli sermon sur les risques de la cuisson à l'huile sur la cuisinière. Prochain achat : une friteuse.

Pendant que j'ouvre toutes les fenêtres de l'appartement pour évacuer la fumée, Maxou, qui semble maintenant avoir bien récupéré, rassemble ses affaires.

— Je ne crois pas qu'on puisse dormir ici ce soir, dit-il.

— Tu veux qu'on aille chez toi ?

— Charlotte, ce serait préférable que tu restes ici, dit-il, après un court moment de silence. Tu pourrais

dormir chez Ugo. Comme ça, s'il y a un problème, tu ne seras pas loin. Je vais rentrer en taxi.

Je dois avouer qu'il a raison, même si ça me brise le cœur. J'avais imaginé un autre scénario pour ce premier souper à la maison. Tellement plus romantique qu'un feu dans une casserole.

— OK. On s'appelle demain ? dis-je, pleine d'espoir.

— Oui, oui, on s'appelle demain.

Il m'embrasse sur le front. Je le laisse partir, la mort dans l'âme.

Ugo, qui n'a pas perdu un traître mot de notre conversation, me regarde avec pitié. Et découragement.

— Allez ma belle, on descend. Il commence à faire drôlement froid ici.

Ugo me prend par la main pour m'aider à m'extirper de la chaise sur laquelle je me suis effondrée.

— Je peux pas croire que j'aie tout gâché. Je suis vraiment trop nulle, dis-je en attrapant au passage le reste de la bouteille de saké, que je porte immédiatement à ma bouche, dans un geste de désespoir et de manque de classe total.

— Bon, ça suffit, là, ordonne Ugo en m'enlevant le saké des mains.

Ugo est, depuis toujours, mon ange gardien. C'est lui qui m'a ramassée à la petite cuiller quand Jean-François m'a quittée pour une danseuse des Grands Ballets canadiens. Il a fait la même chose quand Étienne a refait ses boîtes, un mois seulement après avoir emménagé dans mon appartement, emportant avec lui la cafetière *espresso*.

Cette fois-là, Ugo était vraiment en colère. C'est lui qui m'avait donné la machine à café italienne pour mes trente ans. Il a bien tenté de la récupérer en allant sonner chez Étienne, mais la blonde plantureuse qui a ouvert la porte ne l'a jamais laissé entrer. Depuis, Ugo et

moi, on boit du thé vert chez moi. Jusqu'à ce que j'aie assez d'argent pour m'acheter une nouvelle cafetière.

— Attends, je veux prendre un dernier truc avant de partir.

Je retourne vers ma chambre à coucher. Le lit, couvert de faux pétales de rose en tissu, me rappelle douloureusement ce que j'avais prévu de faire, à ce moment précis de la soirée.

— Charlotte, t'as tout ce qu'il faut en bas. La dernière fois, t'as même laissé ton pyjama. Tu sais, celui avec Winnie l'ourson ?

Oui, mais ce soir, ce n'est pas ça que je veux porter. Pas un pyjama d'enfant. J'ai besoin de me convaincre que la soirée n'est pas totalement fichue.

Assise sur le lit d'Ugo, une tablette de chocolat noir à la fleur de sel devant moi, je regarde mon meilleur ami avec tendresse.

— T'es magnifique, Charlotte, dit-il. Ton kimono te va à ravir.

Je le crois à moitié. Oui, le kimono est magnifique, mais que dire de mes cheveux en broussaille, de mes yeux bouffis par les larmes et de mes joues noircies par le mascara ? Je savais que j'aurais dû acheter celui qui était hydrofuge, braillarde comme je suis. Mais les amis, après tout, c'est fait pour vous reconforter. Et le mensonge est une des meilleures techniques de réconfort que je connaisse.

— Qu'est-ce que t'en penses ? Est-ce qu'il avait l'air fâché quand il est parti ? Ou découragé ? Ou écœuré de sa soirée ?

— Charlotte, comment tu veux que je le sache ? Je le connais pas, je l'avais même jamais rencontré avant ce

soir. Il me semble assez réservé comme gars, non ? Mais il est encore plus *cute* que tu m'avais dit.

— Hey, pas touche ! Ah, Ugo, je suis découragée. Il va dire que je suis pourrie comme cuisinière. Je pourrai jamais être à la hauteur, je pourrai jamais être la blonde d'un diplomate français, tu te rends compte ? Il faut savoir recevoir.

— Mais tu sais recevoir, voyons donc. Je ferais des miles en kayak pour ton osso buco. Et Aïsha n'est plus capable de manger le tajine de sa mère depuis qu'elle a goûté au tien. Charlotte, ce soir, t'étais juste trop énervée.

— Et trop soûle.

— Et trop soûle. La règle des deux verres, Charlotte, la règle des deux. De toute façon, c'est l'intention qui compte, dit Ugo d'un ton rassurant.

Les paroles de mon ami me font l'effet d'une douche d'eau glacée et me sortent de ma torpeur.

Il a bien raison. J'ai tout fait pour que ça marche. J'ai couru d'un bout à l'autre de l'île de Montréal pour concocter le parfait repas japonais. Ça m'a coûté une petite fortune. Je crois bien, d'ailleurs, avoir atteint la limite de crédit de ma carte Visa, mais je n'ai pas osé aller vérifier sur Internet.

Malgré tout ce qui est arrivé, je ne méritais pas d'être abandonnée dans un appartement enfumé, avec une vieille couverture sur le dos et un fond de saké. Qu'il y retourne, dans sa banlieue de riches ! Ou qu'il retourne en France, avec sa Béatrice de je-ne-sais-quoi !

Rageusement, je soulève les draps du lit d'Ugo pour m'y glisser. Ce que j'aime quand je dors ici, c'est que les draps sont toujours fraîchement lavés. Ils sentent la lavande. Et moi, je sens la fumée et les vapeurs d'alcool.

— Tu viens te coucher ?

Je regarde Ugo enlever tranquillement ses vêtements. À trente-cinq ans, il est vraiment bel homme.

Son dos musclé par les nombreuses séances de gym, sa peau douce et son discret tatouage celtique sur le bras gauche : tout chez lui me plaît.

— Ugo, ça te tenterait pas de changer ton fusil d'épaule ? De toute façon, t'es toujours déçu avec tes chums. On ferait un beau couple tous les deux.

— Ça fait dix fois que tu me le demandes et ça fait dix fois que je te dis non. Fais-en ton deuil, chérie, répond Ugo en venant me rejoindre sous les draps.

— Qu'est-ce que tu faisais un samedi soir tout seul chez toi ? T'es pas sorti ?

— Non, je voulais être là si t'en avais besoin. Je veillais sur toi.

J'appuie ma tête sur sa poitrine et je m'endors immédiatement.

Charlotte Lavigne, trente-trois ans, recherchiste à la télé, est une jeune femme rarement parfaite, mais ô combien divertissante : parfois célibataire, désespérément à la recherche du mari idéal, aimant profiter de la vie et... du solde disponible sur sa carte de crédit.

En attendant son tour devant les caméras, c'est dans sa cuisine qu'elle cherche à s'épanouir. Déterminée et ingénieuse, elle est prête à tout pour séduire ses invités. Son but : réussir le souper parfait, mais encore faudrait-il qu'elle soit moins gaffeuse !

À travers ses amours tumultueuses, ses amitiés fidèles et ses tribulations professionnelles, Charlotte navigue sur une mer parsemée de récifs. Et même s'il lui arrive de faire naufrage, elle se remet toujours à flot et repart pour une nouvelle excursion en eaux troubles.



Nathalie Roy est auteure, scénariste et chroniqueuse à ses heures, à l'émission Salut, bonjour ! week-end, où elle partage son amour de la lecture. Fan de chick-lit et foodie invétérée, elle a écrit la série La Vie épicée de Charlotte Lavigne, vendue en France, en Pologne et en République tchèque, ainsi que la trilogie La Vie sucrée de Juliette Gagnon. En 2016 paraît son nouveau roman, Ça peut pas être pire...